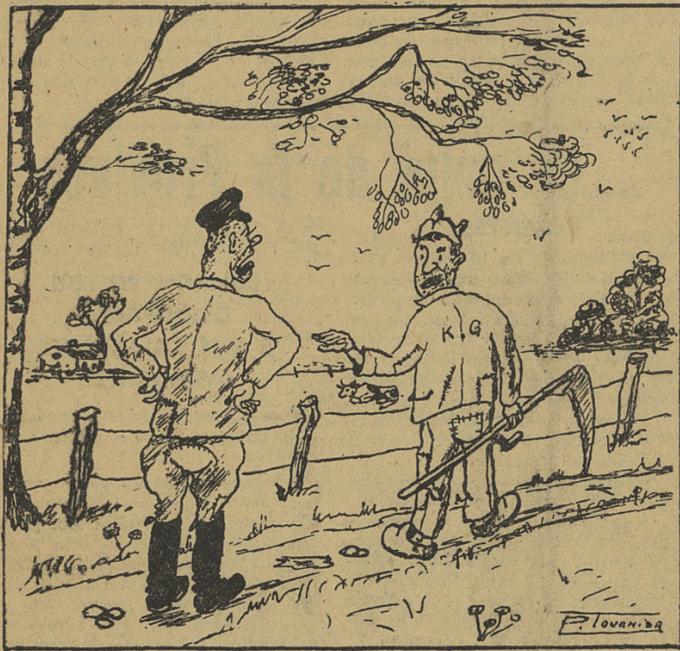


Toujours là

Bulletin Mensuel de l'Amicale Nationale des Stalags I A et I B

Rédaction
Administration
68, Chaussée-d'Antin
3^{me} Année. Numéro 8
Décembre 1947

Les commandements de l'apprenti-Bauer (IV) | Une date



Si parfois ton patron t'enguirlande un peu trop, Comme il ne comprend pas, tu dis : « Ta gueule, ballot !!! »

Noël 1940 - Noël 1947

Comme tout le monde, au moment où j'écris, les ex K.G. s'appêtent à fêter Noël...

Comme tout le monde, ils feront réveillon ; leurs enfants, comme les enfants de tout le monde, mettront leurs souliers dans la cheminée et attendront, fiévreusement le passage du père Noël. Certainement, parmi tous ces enfants, beaucoup ont oublié qu'il fut un temps où leur maman leur disait qu'avant de désirer l'arrivée du père Noël, il fallait de tout son cœur demander celle de leur papa, qui était là-bas, bien loin en Allemagne... En cela, les enfants de prisonniers n'étaient pas comme les enfants de « tout le monde ».

Et vous, ex K.G., pères de ces enfants, êtes-vous à présent comme « tout le monde ? » Votre Noël doit-il être comme celui de « Tout le monde ? » Certains diront que oui, que tout « cela » est fini, passé, oublié, que nous ne sommes plus des prisonniers, mais des hommes libres de fêter Noël à leur convenance, etc...

Pierre TOURNIER.

(Voir la suite page 2)

Rappelez-vous toujours que l'Amicale ne doit grouper que des camarades !

Si, dans la vie normale retrouvée, la captivité tend à s'estomper, il reste une chose que nous ne pouvons oublier : c'est la nuit de Noël passée derrière les barbelés.

En effet, ce petit mot Noël évoque tout de suite dans l'esprit une idée de fête, de réunion familiale surtout, aussi et d'abord d'enfants venant chercher leurs souliers devant une cheminée.

Pendant 5 ans, ces joies toutes simples nous furent sauvagement refusées par un

peuple avide et insatiable, ne connaissant aucune pitié. De tous ces Noëls, le plus cruel fut certainement le premier.

Cette année-là, quelques K. G. réunis au Kdo de

Tennetal (Prusse Orientale) avaient avec les moyens du bord, construit une crèche sur la fenêtre de leur prison. Parmi ces Gefangs se trouvaient Delacour et Tournier dont nos

camarades ont déjà pu apprécier le talent et qui ont retracé, chacun avec son art particulier, cette nuit de Noël.

Le premier n'est pas rentré. Comme beaucoup,

il dort de son dernier sommeil dans cette Prusse si inhospitalière. Nous espérons qu'en ces nuits de fête où vous retrouverez ce bonheur dont nous avons pu évaluer

le prix pendant 5 ans, votre pensée ira vers ceux que nous avons dû laisser là-bas. Vous n'oubliez pas, non plus, ces petits enfants dont la joie ne sera plus jamais complète, puisque le papa n'est pas là.

N'oubliez pas non plus, que vous aviez promis à ce papa, de le remplacer ici.

Et suivez le conseil que Delacour vous donne dans ses derniers vers et que bien peu d'anciens K. G. suivent aujourd'hui.

Le P. G. de service.

nous regardions les figures des enfants remplis d'extase devant toutes ces merveilles.

Et je lui ai dit :

« Regarde comme c'est beau toutes ces joies enfantines, tous ces yeux brillants. Quand je pense que nous en avons été privés pendant six ans ! Oui, je compte bien, pendant six ans : un Noël de guerre et cinq Noëls de captivité. Et, vois-tu, chacun d'eux a son histoire distincte. Ils furent comme des bornes au long de notre route. Sur les unes, s'inscrivait l'espoir, sur les autres, la résignation. Mais tous étaient marqués par la ferveur. Plus que les autres soirs, dans nos veillées de Noël, nous nous sommes trouvés tout près, tout près de nos enfants qui grandissaient loin de nous. Tous leurs cris de joie devant les lumières des arbres de Noël, leurs réveils devant les cheminées pleines de jouets, leurs galopades pieds nus sur le parquet, vers les souliers chargés de précieux butins... Tous ces moments-là, on nous les a volés. Et ce n'est pas la peine de revenir là-dessus. Personne ne peut nous les rendre ; et il n'y a qu'entre nous que nous pourrions en parler. »

Pierre HEBERT.

(Voir la suite page 2)

Car nous sommes certains que nos femmes chéries Avec nos vieux parents sont de cœur près de nous Et que, pour leur papa, ce soir nos tout-petits Demandent à Jésus une grâce pour nous.

Essayons d'oublier un moment nos souffrances En ne pensant qu'à nous et au bonheur lointain Faisons confiance au Ciel pour que nos espérances Deviennent, grâce à Dieu, réalités demain.

Soyons tous gais ce soir, profitons de Noël Pour chanter dans un chœur après les pieux cantiques Des chansons de chez nous au rythme sans pareil Et conter tous gaiement des histoires comiques.

Noël de cette année, tu nous rappelleras De bien tristes journées, de cruelles douleurs Mais, dans nos cœurs meurtris, toujours tu resteras Le souvenir joyeux d'une nuit de bonheur.

Nous garderons toujours la douce souvenance De Noël en exil, Noël de Prisonniers. Une grande amitié se crée dans la souffrance Nous saurons, mes Amis, ne jamais l'oublier.

Tennetal (Prusse-Orientale), le 25-12-40.

Paul DELACOUR.

Mort pour la France, en captivité.

PROPOS DE NOËL



J'ai rencontré mon ami L... comme par hasard, ce soir de décembre.

Nous nous étions arrêtés tous deux pour contempler l'étalage des jouets dans une vitrine illuminée ; mais, plus que les poupées ou les trains miniatures,

NOËL EN EXIL



NOËL 1940

Noël, c'est le moment où tout dans la nature Semble se recueillir pour fêter le sauveur. La terre en sa blancheur fait don de sa parure, L'univers, cette nuit, attend son Rédempteur.

Noël, c'est la volée des cloches qui, joyeuses, Appellent des hameaux les paysans lointains. Ils viennent assister, foule ardente et pieuse, En l'église voisine, à l'office divin.

Noël, dans les cités, c'est la joie, l'allégresse. Les heureux, pour fêter ces heures de liesse, Dans les boîtes de nuit où l'alcool coule à flots, Dansent jusqu'au matin paso-doble et tangos.

Noël, pour nous ce soir, c'est en pays perdu Une table garnie de pauvres gâteries, Une modeste crèche habilement conçue Symbolise pour nous cette fête bénie.

Mille pensées ce soir occupent notre cœur, Pensées qui vont là-bas, vers ceux qui nous attendent. Pensées nous rappelant les Noëls de bonheur Que nous passions jadis dans une joie si grande.

Mais ayons du courage, conservons cette idée Que si dans nos foyers la place reste vide Il n'en est pas ainsi dans les cœurs bien-aimés De tous les êtres chers en qui l'espoir réside.

NOEL 1940 - NOEL 1947

(Suite de la 1^{re} page)

A ceci, de toute ma force, je vous réponds : « Non ». D'abord votre Noël, à vous, ex K.G., doit comporter quelque chose de plus que celui des autres : « Le Souvenir ».

Souvenir des Noëls de là-bas, au Kommando, ou dans la ferme. Souvenir, surtout, de ce que nous disions, pensions et jurions pendant ces Noëls. Vous ne pouvez pas l'avoir oublié...

Souvenez-vous que les Noëls de là-bas n'étaient pas pour nous des jours de fête, mais des jours où le cafard se faisait plus lancinant, des jours où la colère souvent nous submergeait... A quoi pensions-nous, et à qui pensions-nous ces jours-là ? A nos mères, à nos femmes, à nos enfants, à ceux qui étaient responsables de notre défaite et de notre captivité. Nous pensions aussi que nos sacrifices, nos souffrances, toutes ces années perdues, il fallait que ça serve à quelque chose... Quand nous rentrerions, il faudrait que tout change. Nous resterions tous,

bien unis, et notre union ferait notre force, une force énorme qui pourrait imposer notre façon de voir, une force que nous aurions acquise par la souffrance.

N'avons-nous pas dit ou pensé tout cela ?... Et quel a été le résultat ?... Rien ! Zéro !

Nous n'avons rien fait, nous avons failli à toutes nos promesses. Rien n'a été changé, pas plus par nous que par les autres, bien au contraire. Nous sommes brimés tous les jours. On n'a jamais fait droit à aucune de nos revendications, pourtant aussi modestes que justifiées. Et, nous supportons ça. Nous acceptons que quelques soldisant maguisards ou résistants viennent nous dire sous le nez que nous étions bien « planqués », que nous avons bien mangé, et que, pendant cinq ans nous avons coulé des jours bien doux.

Nous pourrions répondre à ceux-là que nous avons fait autant et souvent plus de résistance qu'eux, que nous avons notre part, (une large part), dans la

défaite allemande, que nous étions les mieux placés, nous, pour résister et saboter, que nous ne nous sommes pas privés de le faire, que nous avons souffert cinq ans et que nous ne voulons pas que nos souffrances aient été inutiles. Ces souffrances ont servi à quelque chose, à quelque chose d'autre, méritent et revendiquent le respect de tous les Français.

Le disons-nous tout cela ? Non, bien sûr que non ! Nous restons cois, nous ne savons que répondre. Mieux même : beaucoup d'entre nous ne veulent pas qu'on leur reparle de tout ça ; c'est fini, c'est mort, c'est enterré... Lâches, qui ont peur même du souvenir de leurs souffrances... Lâches qui disent que ça ne vaut pas la peine de faire quelque chose ?

Tous, en retrouvant notre famille, nous avons retrouvé nos pantoufles, nous les avons chaussées. Nous sommes devenus des pantoufliers bien calmes, bien placides, inertes, incapables d'action.

Abrutis, grevés d'impôts, gouvernés par des ignares et des incapables qui nous exploitent de leur mieux, nous nous laissons faire, lâches que nous sommes...

Chose plus grave encore, la politique, la hideuse politique qui salit tout ce qu'elle approche, nous a divisés. Beaucoup d'entre-nous n'ont pas hésité à l'introduire chez nous, au sein de nos Associations et de nos Amicales. Ce sont eux les vrais responsables de notre inertie, de notre lâcheté. Ce sont eux les puants qui trahissent et font trahir aux autres les promesses les plus sacrées, celles faites là-bas.

Ex K.G., êtes-vous tous irrémédiablement des lâches ? Resterez-vous encore longtemps les loques que vous êtes ? Ne réagirez-vous jamais ? Il n'est pas encore trop tard. Souvenez-vous de vos Noëls d'exil, dans votre Kdo ou seul dans votre ferme. Vous étiez alors des hommes... Unissez-vous, abattez sans pitié tous les adversaires de votre union, montrez au monde que vous n'avez pas souffert pour rien, qu'il existe encore au milieu de la pourriture générale des hommes propres, forts, ennoblis par leurs souffrances.

Ne soyez plus des lâches.

TILSITT

A partir du samedi 3 janvier 1948, nos réunions mensuelles auront lieu au « Club du Bouthéon », à l'Union Nationale des Amicales de Camps, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris (9^e), à 18 h. 30.

Vous trouvant dans cette ambiance d'anciens prisonniers, nul doute que vous n'aurez à cœur de maintenir par votre présence régulière les liens de camaraderie.

Dites à des camarades que vous rencontrez qu'ils viennent à nos réunions. Nous pouvons et devons nous aider moralement et matériellement.

Nos réunions ont toujours été suivies fidèlement et régulièrement par un petit groupe de camarades et un effort de chacun peut facilement grossir nos rangs d'une façon importante.

Le Secrétaire: J. MICHAUD, 15, rue Portefoin, Paris (3^e)

PROPOS DE NOEL

(Suite de la 1^{re} page)

— C'est vrai, ce que tu dis, et nous étions vraiment près de nos enfants. Ça, c'est le côté triste de nos Noëls. Mais, souviens-toi, aussi, nous avions le courage de nous montrer gais pour ne pas nous laisser abattre.

— Oui, et une seule fois j'ai failli manquer de courage. J'ai failli succomber sous les coups du sale cafard. C'était pour le dernier Noël, celui de 1944. Nous avions tant espéré que ce Noël-là nous le passerions auprès des nôtres. Et puis tout allait mal. On ne voyait plus la classe. Les Allemands faisaient leur offensive de Belgique. C'était le dernier sursaut du monstre agonisant, mais nous n'avions que des nouvelles contradictoires et ne savions plus que penser. Dans mon Kommando, nous n'avions pas eu le courage d'organiser quoi que ce soit. Vois-tu mon vieux L... C'est toi qui m'a sauvé. Toi et les copains de ton Kommando. J'ai pu me faufiler et vous rejoindre. Vous au moins vous aviez prévu une petite fête,

avec représentation, chants, et chœurs... Et quelle verve, quel entrain ! Te souviens-tu la scène des « Vignes du Seigneur » et celle de Toto qui avait été écrite par ce vieux D... pour la circonstance, et celle que tu m'as fait écrire tout en baragouinant une sorte de volapuk ?

— Penses-tu, cela ne s'oublie pas. Et notre gueuleton aux frais des Bateurs, ne l'oublions pas non plus. Il y avait, en Allemagne, aux environs de Noël, une mortalité effrayante chez les poulets, dans les fermes où se trouvaient des « Gefangene. »

— Tout cela nous avait remis les nerfs en place et le bon sens était revenu, et l'espoir aussi. Ah ! oui, c'était bien le dernier Noël à passer dans nos sales Kommandos. On les entendait monter de tous les horizons les bruits de victoire. Je me souviens de mon retour en pleine nuit. Mes grosses godasses sonnaient clair sur les pavés de la route, avec déjà le son des pas des hommes libres !

...et celui de la Province

NANTES

La Flamande du 12 octobre 1947 s'est déroulée dans une ambiance de gaieté et de bonne camaraderie :

Nombreux chants interprétés par des artistes réputés d'une société musicale et théâtrale de la ville de Nantes, avec l'aide de quelques camarades de l'Amicale ;

Vente de pochettes surprises ;
Vente aux enchères ;
Vente de gâteaux.

Enfin, une soirée bien remplie pour tous ceux qui y assistaient.

A la fin de la réunion, le Président du Comité des Fêtes a remercié toute l'assistance et lui a adressé une nouvelle invitation pour la Flamande suivante, qui devait avoir lieu dans la même salle, Café du Commerce, le 7 décembre.

INDRE-ET-LOIRE

Nous avons le regret d'annoncer le décès de notre camarade Le-grain.

Nous présentons à sa famille nos plus sincères condoléances.

Le bureau de Nantes à Chateaubriant

Le dimanche 19 octobre, le bureau de l'Amicale de Nantes a fait une réunion générale à Chateaubriant, pour les camarades de ladite section. Etaient présents : Chantreau, Président ; Guitteny, Secrétaire ; Mme Lebastard, Secrétaire-adjointe ; Le Bouhellec, Trésorier ; Ravier, Président aux Fêtes ; Archambault, Président à l'Entr'aide.

Cette réunion s'est déroulée sous le signe de la camaraderie.

Après exposé du compte rendu financier et du calendrier des fêtes pour 1948, des bals, fêtes sorties ont été envisagés pour 1948, avec le concours des camarades de la section de Chateaubriant qui a à cœur la bonne marche de notre Amicale.

Nous avons été tous heureux de

nous retrouver et espérons avoir des réunions plus rapprochées.

DE MON POITOU D'ADOPTION A MES CAMARADES VENDEENS

J'ai lu, mon cher Guineadeau, l'annonce que toute la presse a reproduite.

Tu nous demandes des projets pour la fête que tu as l'intention d'organiser. J'ai réfléchi très longtemps avant de t'écrire, car je te connais pour un organisateur émérite ayant mille et mille solutions en tête, et aussi parce que je suis persuadé que de nombreux camarades m'auront devancé et t'auront donné des idées merveilleuses, auprès desquelles la mienne ne sera rien. Je ne doute pas un seul instant que tu auras toutes les bonnes volontés de cette bonne « capitale » vendéenne, et que tous auront répondu présent à ton appel, et qu'avec le bataillon serré des Savary, Debelhoir, Cardineau, Faivre, etc., etc., tu peux te lancer dans de grandes choses.

Partant de cette donnée primordiale, je dis bien primordiale, voici ma piètre suggestion. Ne t'effraye pas, le projet est modeste et ton trésorier ne blémira pas devant lui. Vois donc une des sociétés artistiques qui, un jour au théâtre, pourrait en ta faveur jouer une pièce. Je connais leurs dirigeants, ils sont aimables et serviables et ne manqueront pas de te venir en aide pour ta belle œuvre.

Et puis, à l'entracte, vendez donc au bon public, qui se pressera ce soir-là au théâtre, gâteaux divers aux mille parfums, et aussi un ou deux beaux lots qui aux enchères américaines feront merveille. Mais si les enchères américaines n'avaient pas le don de te plaire, fais une tombola-programme où sur chacun de ceux-ci tu auras mis un numéro.

Et voici mon idée, elle vaut ce qu'elle vaut. Mais, je suis persuadé que tu feras merveille un de ces soirs d'hiver, et c'est ce que je te souhaite de tout cœur, Courage, mon brave, et permets-moi de signer : le premier spectateur, car je viendrai de mon Poitou t'adresser, une fois de plus, toutes mes félicitations, pour ta réussite, toute mon admiration pour ton dévouement, et voir un spectacle incomparable.

MOCQUET.

Le coin des Compagnies...

ANGERBURG

« Ceux d'Angerburg » ont le plaisir de porter à la connaissance de leurs anciens camarades de captivité qu'à l'issue d'un banquet familial organisé le dimanche soir 9 novembre 1947, suivi d'une sauterie jusqu'à l'aube, au bar du restaurant-hôtel « Le Berry », 4, rue des Petites-Ecuries, Paris (10^e), (téléphone : Provence 08-63), établissement tenu par le frère de notre ami Robert Méritte, ils ont « pendu la crémaillère ». A l'avenir, nos futures réunions se tiendront à cette nouvelle adresse, tous les premiers samedis de chaque mois, de 17 à 19 heures.

Devant la brillante réussite de notre dernière manifestation, nous envisageons pour l'an prochain vers la même époque de renouveler ce banquet de l'amitié, qui sera précédé, aux beaux jours, d'une sortie champêtre et d'une matinée récréative enfantine, avec le précieux concours de nos animateurs et de chacun.

En attendant, tous nos camarades de province, comme ceux de Paris, sont assurés de trouver à toute heure « Au Berry » hospitalité et excellent accueil ainsi que toute documentation qu'ils pourront désirer sur notre Amicale (adresses, courrier des camarades, etc...).

Avec le plaisir de les y retrouver bientôt et chaque fois plus nombreux.

Un d'Angerburg : B. B.

HEYDEKRUG

Nous informons nos camarades que les anciens d'Heydekrug se réunissent le premier samedi de chaque mois à partir de 18 heures au Club du Bouthéon, 68, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris. La première réunion aura lieu le 3 janvier 1948.

Les camarades de province venant à Paris sont priés d'annoncer leur passage dans la capitale en écrivant d'avance à Maurice Hudry, dit le Baron, 7, rue des Prairies, Paris (20^e).

CAMP CENTRAL 1 B ET HOHENSTEIN

Nous sommes tous bien d'accord. Le prisonnier ne cherche pas à faire parler de lui. Ce n'est pas qu'il considère son état comme peu flatteur, mais il sent qu'il régit à son égard une indifférence complète et il est gagné par la lassitude générale.

Insigne des Stalags 1A et 1B



Des insignes du modèle ci-dessus sont en vente au secrétariat de l'Amicale au prix de 30 francs (Joindre 15 francs pour l'envoi)

IMPRIMERIE DE LA RENAISSANCE 76, rue René-Bouanger, Paris (10^e) Le Gérant :

Le Gérant : J. DE MEYER

“Toujours-là”

Journal des Rapatriés et des Familles des Anciens P.G. de la Prusse Orientale
68, rue de la Chaussée-d'Antin — PARIS (9^e)

BULLETIN D'ABONNEMENT (1) ou de RÉABONNEMENT

Nom	Matricule de Camp
Prénoms	Stalag
Profession	Kommando
Adresse	Rapatrié le

Souscription à adresser à M. POULAIN 26, rue Juffroy, PARIS (17^e)

Montant de l'abonnement au Journal :
(Familles et P.G. adhérent à une Amicale régionale)

75 FRANCS PAR AN

Les abonnements partent obligatoirement du 1^{er} janvier de chaque année. Les souscriptions en cours d'année comportent le service des numéros déjà parus.

(1) Biffer la mention inutile.

Cotisation à l'Amicale Nationale :

(P. G. n'adhérant pas à une Amicale régionale)

Y compris abonnement au Journal

150 FRANCS PAR AN

Tout changement d'adresse doit être accompagné de la dernière bande d'envoi ainsi que de 10 fr. en timbres-poste pour frais.

CHEQUE POSTAL : PARIS 4164-98

Pour acheter et vendre au mieux

Voyez un spécialiste

Notre camarade ALLAIX

Cabinet LISCOET

Contentieux juridique et fiscal

45, rue de Chaillot

PARIS-16^e.

Tél. PASSY 28-32

MM. Allaix et Liscoet sont des anciens des 1A-1B.



HISTORIQUE DES SECRÉTARIATS DE CAMPS

Je ne te demande pas quelle est ta conviction ni quelle est ta religion, mais quelle est ta souffrance.

Louis PASTEUR.



(Suite)

Cette troisième expérience, à laquelle ne présidait pas un doctrinaire, mais plutôt un administrateur, sembla avoir pour but de reconstituer le Commissariat général sur un plan purement administratif, en dehors de toute autre préoccupation, avec l'aide à la fois des Secrétariats de camps et des Centres d'Entr'aide locaux.

La refonte des Services du Commissariat était en pleine gestation lorsque survint la libération.

De ces trois périodes que traversa le Commissariat général, on peut tirer la conclusion suivante, conclusion qui est d'ailleurs absolument corroborée par les contacts que nous avons constamment eus avec les prisonniers, d'où qu'ils viennent, à quelque milieu qu'ils appartiennent.

Le désintéressement total à l'égard de la politique semble être la règle des rapatriés ; ils ont trop pensé et compris combien les décisions antérieures avaient pesé d'un poids certain sur leur captivité, pour avoir le désir de voir notre pays de nouveau en proie aux luttes intestines et, si l'œuvre du commissaire Pinot a été suivie avec intérêt par les rapatriés et par ceux des camps, nous pouvons dire que ceux-ci ont marqué non seulement un désintéressement profond, mais une opposition totale à l'œuvre de son successeur.

Du Commissariat Moreau, on peut seulement dire qu'il n'a pas eu le temps de marquer de son empreinte la masse

des rapatriés, son exercice n'ayant duré que cinq mois.

Rapports des Secrétariats de Camps avec le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre

Le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre fut créé à la suite de la décision prise par le Gouvernement de l'Etat Français, en 1940, de substituer, en lieu et place d'une puissance neutre chargée de veiller sur les intérêts de nos ressortissants près la puissance détentrice, un service français, à caractère diplomatique, chargé de traiter toutes les questions concernant les Prisonniers de Guerre captifs en Allemagne.

Ce Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre se composait d'une Ambassade fixée à Berlin, dont la principale tâche était de veiller aux intérêts des Prisonniers de Guerre, à l'application de la Convention de Genève, ou d'accords ultérieurs passés directement par son intermédiaire entre le Gouvernement Français et le Gouvernement Allemand, de servir de liaison entre les deux Gouvernements.

On pourra discuter ultérieurement de l'opportunité de cette substitution ou de l'intérêt qu'il y aurait eu à laisser une puissance neutre, ainsi que le voulaient la Convention Internationale de La Haye, et la Convention de Genève de 1929, mais il est bon de remarquer que, malgré les oppositions auxquelles a eu à faire face souvent le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre, il a incontestablement obtenu des ré-

sultats sur certains plans que, peut-être, une puissance neutre n'eût pas obtenus.

Dès janvier 1941, des services importants furent immédiatement mis en place à Berlin, se composant d'un service central et d'officiers visiteurs, destinés à effectuer dans chaque camp des visites périodiques à la suite desquelles des rapports étaient rédigés à l'attention du Chef de l'Etat.

Ces visites eurent presque toujours, dans les camps, des résultats défavorables. Notamment les visites des officiers conseillers désignés à partir de 1942, par les autorités allemandes des Oflags, et agréés par la Mission Scapini (lieutenant Gasser, capitaine Cœur).

Les Secrétariats de Camps entretenirent avec les Services Diplomatiques des Prisonniers de Guerre des liaisons extrêmement fréquentes à caractère essentiellement technique.

Le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre fut chargé de négocier avec les autorités détentrices des modalités d'exécution du transfert en France des fonds des Mutuelles. Il fut convenu que les fonds seraient virés par la Krediten-Kasse de Berlin, directement au compte de l'ambassadeur à sa banque, à Paris, par l'intermédiaire de l'Office des Changes.

Un service de liaison intermédiaire entre le Secrétariat Général des Secrétariats de Camps et le Service Diplo-

matique des Prisonniers de Guerre de Paris relevait les fonds virés au cours de la semaine qui précédait son passage et en demandait le transfert au compte du Secrétariat Général pour permettre l'exécution des décisions des camps.

Pendant deux ans, avec une régularité d'horloge, ce service de liaison fonctionna au mieux des intérêts de la cause que nous défendions et pour laquelle nous avions été créés au premier chef : le soulagement des misères qui nous étaient signalées.

Le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre fut dissous à la Libération par suite de la nouvelle position belligérante de la France.

Rapports des Secrétariats avec les Cellules publiques ou privées polarisant les questions « Prisonniers de Guerre » (Août 1945)

Les Secrétariats de Camps, comme tous les Français, virent, avec satisfaction, la libération du territoire national ; cette libération était pour eux les prémices de celle de leurs camarades vers lesquels, avec fidélité, leur pensée se tournait à chaque instant de leur mandat.

Ils se trouvèrent en face d'un Ministère, créé par les soins du Gouvernement Provisoire de la République, dont la tâche écrasante était de centraliser, à la fois pour les prisonniers et les travailleurs, pour lesquels il existait deux organismes, un Commissariat Général aux Prisonniers et un

Commissariat Général à la main-d'œuvre en Allemagne, de regrouper également le Service Diplomatique des Prisonniers de Guerre et de créer des Services habilités à s'occuper des Déportés politiques pour lesquels, jusqu'à présent, d'ordre des autorités d'occupation, rien n'avait pu être tenté.

Ce ministère prit immédiatement liaison avec les organismes existants et également tenta de correspondre avec les Prisonniers restés dans les camps, par le canal du Comité International de la Croix-Rouge de Genève et des autorités helvétiques.

Des rapports très cordiaux existèrent, dès un mois après la création de ce ministère, entre le Comité directeur des Secrétariats de Camps et ses services, malgré certaines déceptions éprouvées au contact de quelques-uns d'entre eux.

Le titulaire du poste ministériel, auquel nous nous devons de rendre hommage, a toujours su écouter avec la plus bienveillante attention et retenir, chaque fois que les circonstances le lui permettaient ou qu'ils le méritaient, les propos ou suggestions des Secrétariats de Camps. Malgré les pressions auxquelles il eut souvent à faire face par suite des difficultés que nous allions évoquer ultérieurement, nous nous devons de dire que nous avons toujours trouvé auprès de M. Frenay une oreille souvent favorable et toujours accueillante.

(A suivre.)

Le rapatriement des corps

Dans le numéro de novembre, nous avons donné communication d'une lettre adressée le 15 octobre par le Président de l'U.N.A.C., René Seydoux, au Ministre des Anciens Combattants et concernant le rapatriement des corps de nos camarades morts en captivité.

En date du 15 novembre, les services du Ministère ont répondu à cette légitime protestation faite au nom des Amicales nationales.

Voici un extrait de cette lettre :

Mon souci constant a été de faire participer le plus possible les Associations elles-mêmes à cette tâche sacrée : rendre aux familles les corps de ceux qui sont tombés pour la France.

Des difficultés nombreuses s'opposant à ce que les représentants des familles, venant de France, puissent séjourner convenablement en Allemagne.

Aussi, j'ai été amené à demander aux Associations Nationales de proposer des candidatures parmi leurs membres se trouvant actuellement en Allemagne, notamment au titre du Commissariat aux Affaires allemandes et autrichiennes.

En ce qui concerne les recherches de tombes, je suis en mesure d'affirmer que mes représentants en Allemagne ont poursuivi la recherche systématique des tombes en utilisant, soit les documents officiels des camps, soit les renseignements provenant de rapatriés. J'ai également été amené à étudier la possibilité de prévenir les familles, suffisamment à l'avance, du retour du corps réclamé.

Dans une instruction adressée à tous mes services départementaux, j'ai précisé que :

« Dès qu'un cercueil est entré au dépôt de la zone d'exhumation, la famille est prévenue par le Maire de la commune d'inhumation à qui mes services adressent un avis spécial. »

Ce n'est qu'ensuite que le cercueil est transporté au Centre de dispersion le plus proche du lieu d'inhumation définitive et que le Maire reçoit, ainsi que la famille, un second avis fixant le jour et l'heure de la remise du corps à la mairie.

Le délai normal entre l'arrivée d'un corps au dépôt de zone d'exhumation et sa remise au Centre de dispersion, puis à la famille, dépasse (du fait même de la durée du transport) le délai de 15 jours dont vous faites état, et rend ainsi vaines les craintes que vous exprimez.

Je suis persuadé qu'aucun malentendu ne persistera à ce sujet et que vous continuerez à m'apporter votre collaboration dans la lourde tâche qui m'est impartie.

L'Amicale Nationale de Camp des Aspirants a ranimé la Flamme

Cette cérémonie symbolique et d'hommage de l'Amicale Nationale des Aspirants a eu lieu le samedi 15 novembre, à l'occasion de son Assemblée générale annuelle.

Groupés derrière leur président Lauzanne et leur fanion, les « Aspis » ont rendu à la mémoire de ceux des leurs qui sont disparus un émouvant salut.

Provot-Lemoine, secrétaire-général de l'U. N. A. C., y représentait le Bureau-Directeur.

Au cours de ses diverses réunions, une de nos plus vivantes Amicales Nationales a montré toute son activité au service de ceux qui souffrent.

Les cérémonies du 11 Novembre

Les Amicales Nationales ont été largement représentées aux cérémonies commémoratives du 11 novembre et s'étaient groupées derrière le drapeau de l'U.N.A.C.

L'emblème des Amicales nationales s'était joint à celui des nombreuses Associations qui avaient, comme l'U. N. A. C., tenu à affirmer que cette jour-

née nationale, ayant pour objet de rendre hommage à Celui qui symbolise tant de sacrifices, ne devait pas être prétexte à revendications.

Le Bureau-Directeur de l'U. N. A. C. était représenté par Provot-Lemoine (Stalag II-B), secrétaire-général, et Riché (Stalag IV-A), délégué. Un nombre très important de représentants des diverses Amicales nationales (Oflags, Stalags, Frontstalags, Bataillons, Internés en Suisse, les accompagnant.

Le cortège des victimes de la guerre a pris la suite du cortège officiel, précédé par les troupes, et, depuis la statue de Georges Clemenceau, derrière les divers drapeaux, s'est dirigé vers l'arc triomphal où repose l'Inconnu.

Les drapeaux, massés autour de la dalle sacrée se sont inclinés en présence du Président de la République pendant la minute de silence traditionnelle.

L'U. N. A. C. et les mutilés des yeux

Répondant à l'invitation de l'Association Nationale des Mutilés des Yeux de France et des Colonies, l'U. N. A. C. avait délégué son secrétaire-général Provot-Lemoine pour la représenter, le dimanche 16 novembre, à la cérémonie de la Flamme, à l'Arc de Triomphe, au cours de laquelle cette association la ranimait.

Le lendemain 17, Toucan, vice-président, et Provot-Lemoine, se sont rendus au siège de l'Association des Mutilés des Yeux, à la réception de M. Vincent Auriol, président de la République, où ils avaient été conviés.

Encore une fois, s'est affirmée la complète solidarité des différentes associations de Victimes de la Guerre dans l'esprit qui anime toutes nos Amicales Nationales : esprit d'amitié, d'entraide et de fraternité.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'U. N. A. C.

L'Assemblée Générale statutaire de l'U. N. A. C. s'est tenue, le samedi 25 octobre, sous la présidence de René Seydoux, Président, assisté par Toucan et Legaret, vice-présidents.

Au cours de la lecture du compte rendu moral par Provot-Lemoine, secrétaire général, celui-ci évoquant la mémoire de Gabriel Le Sage, toute l'assemblée a observé une minute de recueillement.

Le secrétaire-général a fait un exposé de toutes les questions qui ont intéressé la vie de l'U. N. A. C. depuis l'Assemblée générale des 21 et 22 juin : modalités d'application de la réorganisation des Amicales nationales et de leurs sections régionales ; cérémonies organisées par l'U. N. A. C. ; Fonds des Mutuelles ; Entr'aide aux Veuves, aux Orphelins, aux Malades ; Colonie de Vacances ; Interventions multiples ; rapatriement des corps ; Calendrier du football ; discipline générale des Amicales Nationales et des Sections Départementales, et appel à l'esprit d'« Amitié » qui unit tous les adhérents d'Amicales.

On notait la présence des délégués régionaux d'Angers, Le Mans, Rennes, Toulouse, Bordeaux, Lyon, Lille, Marseille, en application des nouveaux statuts.

Berthet, trésorier, a exposé la situation financière et l'Assem-

blée Générale a adopté après discussion certaines propositions destinées à remédier à l'élévation toujours croissante des frais généraux due aux augmentations diverses.

MISE EN GARDE

Récemment, à Paris, un représentant de la Fédération des Prisonniers de Guerre et un représentant de l'Union Nationale des Amicales de Camps ont eu à dénoncer publiquement un organisme qui, sous le titre de l'Education Sociale, distribuait, contre mille francs, un diplôme et une médaille aux anciens Prisonniers de guerre.

Nous tenons à mettre en garde tous nos adhérents contre les agissements de cette entreprise ou de toute autre similaire qui tendent à exploiter nos camarades en leur offrant médaille ou diplôme sans aucune valeur officielle pour réaliser sur leur dos une escroquerie.

Prière de bien vouloir nous signaler toute initiative du même genre et de ne pas hésiter à porter plainte immédiatement contre des individus opérant de cette façon.

Nous insistons pour que tous les journaux ou bulletins « P. G. » reproduisent cette mise en garde.

Chesnais, délégué à la Commission des Fonds de Mutuelles, a donné quelques précisions sur la façon dont étaient menées les enquêtes et les dispositions arrêtées.

Une discussion a été ouverte sur l'organisation nationale et régionale. L'Assemblée Générale a décidé que les statuts types des Amicales et la réglementation intérieure devraient être mis au point dès que possible et que les Amicales nationales seraient appelées à observer la nouvelle structure arrêtée.

Après avoir étudié différents points de détail, l'Assemblée générale a décidé la convocation immédiate du Comité National pour élire les remplaçants des membres du Bureau-Directeur démissionnaires ou décédés.

Le Comité National s'étant réuni sous la présidence de Seydoux a élu comme membres du Bureau - Directeur : Lormeau (Stalag XVII-A), Moreau (Stalag III D) et Riché (Stalag IV-A).

Belle réunion, au cours de laquelle, une fois de plus, s'est affirmée de nouveau la volonté des Amicales Nationales et des Délégués régionaux de poursuivre leur œuvre d'amitié et d'entraide qui rencontre, sur tout le territoire, national et de l'Union française, la plus vive sympathie de tous les anciens des barbelés.

Anciens P. G. !

Pour vous habiller ! !

Une seule adresse !!!

Vêtements "JAMS"

Vous y retrouverez d'anciens camarades des camps qui vous réservent leur meilleur accueil

15 et 17, boulevard Beaumarchais
PARIS-BASTILLE -- ARC. 05-41

MEUBLES HETRE et BOIS BLANC pour CIRER, VERNIR, LAQUER

H. MAZALEYRAT

ex 5174 VC

Une remise spéciale est consentie aux ex P. G.

26, rue de Malte, 26 (coin du boulevard Voltaire)

PARIS (11^e)

Tél. : ROquette 63-74

Pour les repas des fêtes

Pierre CLÉMENT

2, rue Charles-Floquet, Montrouge ALEsia 19-11 Se rend à domicile

TOUS LES VINS, ALCOOLS ET APERITIFS DE CLASSE

Remise spéciale de 15 à 20 % Notre camarade P. CLÉMENT serait reconnaissant à tous les P. G. qui pourraient le mettre en rapports commerciaux avec fabricants de conserves ou spécialités de pays pour la représentation sur Paris. Une bonne bouteille en remerciement

Les turfistes de Longchamp, lorgneurs haletants des coursiers éperdus, et les jolies pavaneuses du pesage, soupçonnent-ils que, dans le grand coffre de ciment noirâtre qui surplombe les guinguettes de Suresnes, des garçons de vingt à vingt-cinq ans, moulés de plâtre, rêvent à la joie du mouvement, et que d'autres, défigurés, n'osent plus penser à l'amour ?

Ils sont plusieurs centaines dans cet hôpital Foch, moderne certes, ouvert au soleil et à l'air, parcouru d'ascenseurs spacieux, couronné de terrasses. Les chambres à deux lits comportent, chacune, un cabinet de toilette tel qu'il en faudrait dans tout appartement français. La radio chante et bavarde à leur chevet...

Elle ne les distrait plus, cette radio folâtre. Il y a de trop longs mois qu'ils lui demandent l'oubli de leur infirmité.

Ce blond, au fin visage rasé comme pour un soir de bal, ne se sert plus de ses jambes depuis décembre 1944 ! C'était en Alsace. On va l'opérer encore, le splâtrer. Dans un an, peut-être sortira-t-il de l'hôpital...

Et cet autre gisant, dont le pyjama dévoile un buste hâlé d'athlète ? Ses yeux brillent de vitalité ; sa main charnue glisse, d'une basse côte à l'autre, sur un estomac sans boursouffure. Est-il vraiment malade ou attend-il le masseur avant de s'élançer sur la cendrée ? La main, pour répondre à notre question muette, suspend sa caresse machinale et frappe un peu au-dessous de la ceinture. Ce ventre sonne trop creux : un moulage de plâtre immobilise le bassin et les jambes où, treize fois

Nous ne sommes pas les plus à plaindre

déjà, le chirurgien est intervenu. Mais ce grand et large cultivateur de vingt-deux ans, qui dîne assis au bord de son lit, les jambes pendantes dans leur fourreau de flanelle rayée, pourquoi son air découragé ? Il a les membres libres et robustes, lui !... — Dans trois jours, je vais être opéré : il est possible que je sois amputé...

Ainsi d'une porte à l'autre, le long des couloirs superposés en quatre étages. Au rez-de-chaussée, revêtus de l'uniforme kaki, des blessés circulent d'un pas normal. Ceux-là n'ont plus de visage. De retouche en retouche, se façonnent la masse de chair qui bouche hideusement la déchirure de leur face sans ride. En attendant, leur cœur se désole. N'est-ce pas l'âge où l'homme compte d'abord sur les agréments extérieurs pour s'attacher une autre âme ?

Ces combattants meurtris souffrent plus d'inquiétude que de douleur. Les aînés (il y a des prisonniers blessés en Allemagne), avaient un métier ; les cadets se destinaient à une carrière pour laquelle ils étudiaient ou rece-

vaient une formation. Leur amoindrissement physique les rend inaptes à la reprise de leur travail ou à la réalisation de leurs projets d'avenir.

Sans doute une législation des emplois réservés et des instituts de rééducation professionnelle leur promettent-ils de redevenir des hommes en mesure de conduire eux-mêmes leur vie. Mais tant qu'ils languiront à l'hôpital, retenus pour une série encore longue d'opérations et de soins, le désespoir de se sentir déclassés les pénétrera de plus en plus.

C'est pourquoi nous avons entrepris d'organiser, pour eux, des études adaptées à leur état, à leurs facultés et à leur degré d'instruction ; des études qui préparent tout de suite à leur réintégration lointaine.

Sur soixante blessés interrogés un à un, nous avons noté six ba-

chelières, quatre, prêts à le devenir, un titulaire du brevet supérieur, dix brevets simples, trois brevets professionnels, vingt-cinq diplômés du certificat d'études primaires...

Pour les premiers, des études supérieures sont immédiatement assurées, grâce à des cours par correspondance et à des visites périodiques d'étudiants anciens combattants indemnes. Pour les suivants, l'enseignement sera technique et dirigé par des professeurs bénévoles et des élèves des grandes écoles. Pour tous les autres, aux cours d'initiation théorique à la comptabilité, à la dactylographie, à l'électricité, etc... seront ajoutées des leçons de français, de rédaction, de calcul, de manière qu'ils soient aussi capables de passer les examens d'accès aux emplois réservés de 3^e, 2^e, voire 1^{re} catégorie.

Il ne faut pas qu'aucun de ces jeunes gens mis hors de course par leurs graves blessures s'abîme en soi-même. A descendre en soi, chacun s'approfondit. Mais il est un palier au-dessous duquel se perd la force de remonter.

Supporterons-nous que ces jeunes invalides de 1939-1947 ne puissent plus devenir que de

somnolents ronds de cuir d'anti-chambre, sinon des musiciens de couloir de métro ?

Non, nous demandons le concours de tous leurs camarades épargnés par le feu des combats ou des bombardements, pour leur épargner, à eux, la déchéance du désœuvrement prolongé.

Nous expérimentons, à Suresnes, des méthodes d'enseignement, d'orientation, de préparation théorique au réemploi. Nous étendrons ensuite notre organisation aux autres hôpitaux militaires de la région parisienne, puis à ceux des autres régions. Nous vous tiendrons au courant des résultats obtenus, du développement progressif de cette œuvre nécessaire.

Pour le moment, nous avons besoin :

— de livres d'anglais et d'allemand commercial, de dictionnaires, de manuels de dessin industriel, de chimie industrielle, d'électricité pratique, de mécanique et dépannage radio, de mécanique automobile, de comptabilité, de dactylographie et de sténographie...

— de cahiers d'écolier, de papier et de crayons.

— de répétiteurs pour expliquer les leçons et les exercices de l'enseignement par correspondance.

Que les libraires amis, les papetiers, les directeurs de cours, les professeurs, les étudiants et tous ceux chez qui dorment des livres techniques, apportent ou envoient leur contribution, offrent leur concours au Centre Universitaire des Victimes de Guerre, (ex-centre Universitaire du Retour), 15, rue Soufflot, 2^e étage - Paris V^e. Téléphone Danton : 71-40.

Mieux vaut aider que plaindre.
René Riché.

RENSEIGNEMENTS...

LA PREUVE PAR TEMOINS DU DROIT A PENSION

Un certain nombre d'anciens prisonniers de guerre se sont vu opposer lors de revendications à pension le fait qu'ils ne possédaient pas un document militaire constatant l'origine de leur invalidité alors même qu'ils étaient en mesure de produire des attestations de témoins sur cette origine.

Un arrêt vient d'intervenir, en date du 3 juillet 1947, sur le recours n° 78-38, arrêt dont voici le texte :

« Considérant que, pour rejeter la demande de pension du sieur P... L., la Cour régionale des Pensions de Paris s'est fondée sur le motif que celui-ci ne justifiait pas de la « constatation régulière » de ses blessures exigée par la loi du 9 juillet 1937, que la demande du sieur P... L., présentée le 6 septembre 1940, n'était pas soumise aux conditions déterminées par la loi précitée du 9 juillet 1937, mais à celles prévues par le décret du 20 janvier 1940, applicable à compter du 2 septembre 1939 ; que les dispositions de ce décret n'exigent pas que les blessures aient été constatées par un document des autorités militaires ; que, par suite, l'arrêt attaqué de la Cour de Paris est entaché d'une erreur de droit. »

Décide :

Article premier. — L'arrêt de la Cour de Paris en date du 4 février 1943 est annulé.

Article 2. — L'affaire est renvoyée devant la Cour d'Orléans.

Cet arrêté constitue une intéressante jurisprudence en ce qu'il admet que les attestations de témoins sont toujours valables pour faire valoir les droits à pension pour blessures et qu'il importe de continuer d'en user.

MEUBLES S.E.M.M.A.

Fabrique

2, Rue de la Roquette, 2

(Cour Janvier, angle Faubourg-St-Antoine — Métro : Bastille) Maurice Dufief (ex-Stalag IA) nous communique qu'il tient à la disposition de tous les membres de l'Amicale un choix intéressant de :

— CHAMBRES A COUCHER — SALLES A MANGER — ENSEMBLE-COSY, MEUBLES DE BUREAU, SIEGES

Une réduction très intéressante sera consentie aux anciens P. G. déportés ou sinistrés

Il recherche des dépositaires en province et des représentants

POUR LES FÊTES DE FIN D'ANNÉE

Retrouvez-vous

AU "CLUB DU BOUTHÉON"

MAISON NATIONALE DES AMICALES

68, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS (IX^e)

Téléphone : TRinité 86-64

Métro : Chaussée-d'Antin ou Trinité

SOUS LE SIGNE DE L'AMITIÉ

POUR VOS CADEAUX

En vente à votre Amicale

« EVADE D'ALLEMAGNE ». Intéressant ouvrage de notre Camarade Georges Herment. Prix de vente 100 fr. Envoi franco 125 fr.

« OFLAGS ». Recueil de photos clandestines prises dans certains Oflag. Retracer la vie des Camps, Stalags ou Oflag. Prix de vente à l'Amicale... 500 fr. Envoi franco 530 fr.

« JE SUIS UN PRISONNIER ». De Georges Raynaud. Album de 54 planches de dessins sur la captivité. Album 450 fr. Envoi franco 485 fr.

« LE REVENANT DE LA BALTIQUE ». Par Max Vière. Prix 75 fr. Envoi franco 100 fr.

« D'UN STALAG ». De Ramougeot-Perron. Ouvrage numéroté sur vélin. Recueil de poésie sur la captivité. Prix 400 fr. Envoi franco 425 fr.

RECUEIL DE CHANSONS DE LA CAPTIVITE. Recueil de 10 chansons de captivité. De Henri Caillon. Le recueil 75 fr. Envoi franco 100 fr.

N. D. L. R. — L'abbé Popot, qui a prononcé l'allocution lors de la cérémonie du 2 novembre, à l'église Saint-Louis-des-Invalides et que nous avons indiqué comme appartenant au Stalag XIIID, était en réalité au Stalag XIIIB. Les camarades de ce camp auront rectifié d'eux-mêmes.

« LA VIE DE CHATEAU ». Ouvrage de Raymond Henry (présenté en format 32-24, sous couverture illustrée contenant des dessins, 46 d'une page et 4 doubles pages, un titre, une feuille de présentation et une liste de dessins), représentant la vie des camps. Prix de vente 300 fr. Envoi franco 330 fr.

SPECTACLES P. G. Par A. Thuault. Livrets de 2 pièces : « Un soir dans les Barbelés », 3 actes. « Le retour de René ou Joyeux Noël », conte dramatique en 2 actes et 3 tableaux, l'exemplaire 50 fr. Envoi franco 75 fr. « Pipi dans l'cou ou la nuit des P. G. » (sketch). L'exemplaire 25 fr. Franco 40 fr. « Drôle de guerre » (20 chansons). L'exemplaire 60 fr. Franco 75 fr. « Culottes à... manches », conte monologue. L'exemplaire 10 fr. Franco 18 fr.

RECUEILS DE CONTES, MONOLOGUES ET CHANSONS DE P. G. A LA DEMANDE.

GYMNASTIQUE EDUCATIVE. Par L. Charrière. Prix de vente 180 fr. Franco 205 fr.

POETES PRISONNIERS. Prix de vente 36 fr. Franco 56 fr. ECRIVAINS EN PRISON. Le volume 70 fr. Franco 95 fr.

PETITES ANNONCES

Jean FOURNIER (Stalag II-B), 47, rue de l'Ouest à Paris (14^e), demande adresses de camarades fabricants ou grossistes en chemises pour hommes.

Jean HOLBE (Stalag XI-A), 23, rue Saint-Maurice, à Arras, demande camarades susceptibles de lui procurer représentation en marchandises (sauf vins et alcools). Le cas échéant, poste régisseur ou travail de direction. Meilleures références. Lui écrire.

AU CLUB DU BOUTHÉON !!

ouverture

d'un Cercle de Bridge

Inscrivez-vous dès

maintenant...

LE CAPORAL ÉPINGLE. Par Jacques Perret. Le volume 320 fr. Franco 350 fr.

FIERTÉ D'HOMMES LIBRES. Par Gilbert Appert. Le volume 100 fr. Franco 125 fr.

YUTIA. Par Robert Simon. Le volume 100 fr. Franco 125 fr.

NOËL ET ETRENNES

REMISE DE 25 %

Afin que nos camarades puissent, malgré la hausse continue des prix, apporter à leurs enfants les petits cadeaux de Noël et du Jour de l'An, deux camarades anciens P. G. vous offrent exceptionnellement :

UN JEU

Interdit par les Allemands, ce jeu fort passionnant intéressera les petits et les grands et permettra à tous les anciens P. G. de revivre en famille les péripéties de leur vie au camp, sous une forme humoristique mais vraie.

375 fr. au lieu de 535 fr.

Franco contre mandat ou chèque postal C. C. P. N° 1613-56-Paris, à M. LAPREVOTE, 22, avenue de Neuilly (Neuilly-sur-Seine)

DEUX LIVRES

Pour les J 1 et J 2

« ONCLE PLUM »

Histoire d'un éternel distrait avec tous les malheurs inhérents à ce travers. Les 24 pages entièrement illustrées en couleurs amuseront aussi les petits qui ne savent pas encore lire.

60 francs au lieu de 80 francs

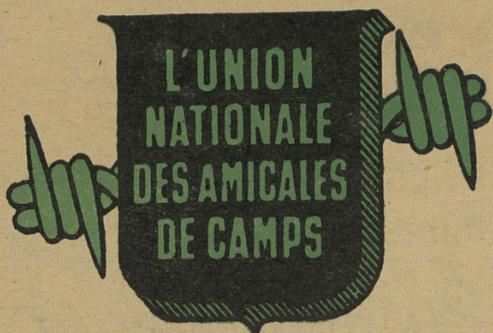
Franco contre mandat à JEAN-FRANC, S. A. R. L., 25, avenue Trudaine, Paris ou Chèque postal C. C. P. N° 1997-59 Paris.

Pour les J 2 et J 3

« CATCH, ROI DES OURS »

Une histoire d'ours de Jean Mariotti, très rigoureusement documentée en dépit de son apparente fantaisie et richement illustrée par Falter. Un livre qui instruit en amusant et que les parents eux aussi aimeront.

100 francs au lieu de 130 fr.



68, RUE DE LA CHAUSSEE-D'ANTIN
PARIS — 9°

DÉCEMBRE 1947

Une nouvelle de Jacques PERRET

Les objets perdus

A PRES une longue journée de pluie, une brèche imprévue s'était ouverte au couchant. Tassé entre la masse des nuées vineuses et l'horizon de plaine mouillée, le gros soleil orangé improvisait à la hâte un somptueux crépuscule : l'espoir, d'extrême justesse, rejaillit sur la terre, une lumière de paradis transfigura la morne campagne, les haumes se hérissèrent voluptueusement dans un brouillard rose, trois peupliers se frangèrent d'or tremblant, la route scintilla comme une rivière, une bande de moineaux s'envola d'un buisson perlé jusqu'aux fils du télégraphe et, d'une touffe de prunelliers empourprés comme un buisson ardent, jaillit une allumette qui basecula sur un brin d'ivraie, tomba dans une flaque et s'éteignit discrètement, pffft !

— Tu ne te rends pas compte de la situation, chuchota Larrinque, je répète que tu as tort de fumer.

— Tu ne vois pas que toute la terre fume ? répondit Louyot. Un peu plus un peu moins...

— C'est avec des un peu plus et des un peu moins comme ceux-là qu'on se fait cravater.

— On ne peut pas retenir de tout, reprit Louyot en répartissant avec soin un filet de fumée dans l'épaisseur du feuillage. Et en plus, ajouta-t-il, une cigarette au bon moment, ça remonte drôlement le moral. Il faut soigner le moral. Sans moral et sans biscuit les évadés sont cuits, c'est connu.

Blottis au plus creux du buisson, genoux au menton, crottés jusqu'aux yeux, les deux compagnons laissèrent tomber la discussion pour s'abandonner aux douillettes infiltrations du soleil. Les muscles, d'abord crispés dans les inquiétudes de la fuite, puis condamnés aux postures immobiles dans les humides cachettes, se détendaient un à un, délicieusement, sous la caresse du crépuscule. L'espoir se regonflait à vue d'œil et Louyot, poussé par la dilatation intérieure, sortit la tête de ses épaules. Après un remarquable enchaînement de contorsions silencieuses il parvint à se mettre sur les genoux et tenta d'observer la route à travers l'écran des ramilles épineuses. Il laissait pendre son bras gauche et tenait dans la main à demi repliée, avec une grande minutie, son affreux clope tout mouillé qui fumait à peine. Tout contre lui, Larrinque surveillait ce mégot avec une irritation rentrée. Quand il vit son camarade lever lentement sa main, baisser la tête et s'étirer le coin de la bouche pour aspirer bêtement une bouffée, il renouvela ses reproches :

— Quand même, dit-il, tu aurais pu te retenir, la route n'est pas à quinze mètres et tu as beau te rentrer la bouche en tortillon ou te repousser la fumée jusqu'au trou du cul, il faut bien qu'elle sorte ; et de la fumée qui sort d'un buisson, ça tire l'œil.

— L'œil de qui, de quoi ? je me demande ? On ne voit personne.

— Des choupeaux, dit Larrinque, et des autres qu'on voit toujours trop tard. Sur une route comme ça, il faut toujours compter deux flies sur trois passants, l'un dans l'autre, au moins.

— Bon ! j'admets. Mais par un temps pareil on ne va pas en pantoufle et les choupeaux ne font pas la route sur la pointe des pieds. Même pas besoin de surveiller, n'importe qui, on l'entendra venir de loin.

— Pas les vélos.

— Les gars à vélos ne regardent pas les buissons et puis zut ! à la fin, je te redis qu'un mégot, comme ça, le soir, au coucher du soleil, ça maintient le moral et si le moral est bas, c'est pas la peine de continuer.

— On pourrait aussi faire un pique-nique sur le talus, allumer un petit feu et pousser une gueulante, ça ne serait pas mauvais non plus pour le moral.

— Je me contente d'une pipe, affirma Louyot, impassible, et j'envisage la situation.

— Je ne sais pas si tu te rends bien compte de la situation.

— Si. On a très mal démarré. L'histoire du contrôleur d'abord, et puis la route où on s'est gouré, et puis cette putain de pluie...

— Non, expliqua Larrinque, la pluie c'est rien du tout. Il pleut pour tout le monde, même pour la douane. On ne peut pas dire que la pluie est contre nous. Au contraire, un bon rideau de pluie tout le long de la frontière, je ne demande que ça.

— Justement, il faudrait savoir où elle est cette frontière.

— Alors là, tu tombes bien, c'est ce qu'on sait le mieux : à quinze cents mètres passé le haut de la crête elle file en biais depuis la

briqueterie jusqu'à cinq cents mètres à gauche du château d'eau. J'ai tout ça dans le crâne, c'est comme si j'y étais.

— Non, permets, c'est pas comme. Je trouve qu'on aurait mieux fait de s'arrêter en vue de la briqueterie et de bien se repérer avant

— C'est ça. Et même on demandera notre chemin aux douaniers.

— Mais non, tu vas toujours plus loin que ma pensée, c'est agaçant à la fin.

— Ce qui est agaçant, c'est de revenir tout le temps sur les décisions.

Les deux répliques ne traduisaient pas de mécontentement vraiment profonde, à peine une petite aigreur justifiée par l'humidité ambiante. Malgré le joli crépuscule en effet, le froid s'était emparé des deux corps immobiles et l'évaporation des lignes mouillées travaillait sournoisement le moral. Néanmoins, Larrinque reprit d'une voix amicale :

— Avec la cabane des douaniers comme on la voit on se repère épatamment. Tu passes à un kilomètre sur la droite et tu redescends pile sur la briqueterie, il n'y a pas à se tromper, c'est recta. La seule chose qui m'ennuie un peu c'est la question pylône. Je ne vois pas de pylône sur la crête et normalement il devrait y avoir un pylône.

— On a vraiment besoin d'un pylône ?

— C'est pas une question de besoin. On n'a pas non plus absolument besoin de la frontière. Mais si la frontière passe où on m'a dit, il faudrait le pylône.

— Et merde ! fit Louyot, on fera bien sans pylône.

— On ne peut pas tout avoir pour soi, confirma Larrinque. C'est déjà beau qu'on voie la cabane des douaniers.

Louyot se pencha très légèrement sur la droite, découvrit un morceau d'horizon et pointa les yeux sur la cabane dont le pignon s'illuminait au couchant et scruta les abords.

— Rien à faire, dit-il, il n'y a pas de pylône, n'en parlons plus. Peut-être qu'on l'a déplacé.

— Ça serait bien un hasard.

— Si on ne compte pas un peu sur le hasard, on n'arrivera jamais. C'est ton plan qui parlait du pylône ?

— Non, c'est Lhuillier qui m'avait donné le tuyau.

— Alors il ne faut pas se frapper. Lhuillier a des visions. Il aurait bien dit qu'on voyait la Tour Eiffel.

Louyot reprit son observation. Gêné par les épines, il écarta de ses doigts méticuleux le bouchon de ronces qui brouillait ses objectifs et reçut en plein visage un beau rayon cramoisi, chaleureux, tonique. Il dégusta l'aubaine en silence. Sa grosse tête à profil érasé resplendissait d'un éclat sauvage, un peu dramatique même à cause de traînées violâtres qui lui dégonflaient du haut des joues pour salir d'un affreux limon sa barbe de trois jours. La casquette, taillée dans un calot kaki et teinte à l'eau tiède avait bavé son mauvais jus et pris la forme bizarre d'une bombe de chasse fondante. Impressionné par l'altitude de son camarade et supposant la sienne analogue, Larrinque estima qu'il ne fallait à aucun prix, désormais, proposer leurs visages à la curiosité publique. Le moment était venu où le pittoresque ayant franchi les bornes de la gueuserie conventionnelle, s'apparente au monstrueux et demande à sortir la nuit. Leurs vêtements, bricolés dans une couverture en fibre de bouleau, avaient perdu la fragile consistance qui, de loin, par temps gris et sec, favorisait une ressemblance avec le complet veston. Larrinque en particulier se sentait vêtu de papier buvard saturé de mauvaise encre et l'odeur en était décourageante au possible. En outre, la posture accroupie avait fait éclater toutes les jointures et son derrière nageait dans la charpie. Il se sentit derechef un peu nerveux. A ses pieds enfin tomba le mégot abandonné par son camarade ; il prit un bout de bois pour enfoncer le déchet profondément dans la terre mobile.

— Vingt-deux ! souffla Louyot, deux vélos.

L'apostrophe était partie dans un petit flocon de fumée et Louyot, pinçant les lèvres sur le restant d'une grosse bouffée, suivit les événements entre deux feuilles de prunellier où pendillaient une minuscule araignée. Pendant une minute son guet fut si tendu que le visage en prit une forme allongée comme un museau.

— On dirait des flies, murmura-t-il en cachant sa dernière fumée, si ténue, si discrète vraiment qu'on pouvait très bien la prendre pour un pur accès d'évaporation. Anxieux, Larrinque cherchait une ouverture à son niveau et la trouva juste à temps pour apercevoir les deux cyclistes qui montaient la côte.

— Non, dit-il, c'est la douane. Il n'y a pas à se tromper.

— Pourquoi ?

MESSAGES 1948

Plus que jamais les P. G. de France sont une grande Famille. Du plus illustre au plus humble ils t'adressent leurs messages pour la nouvelle année.

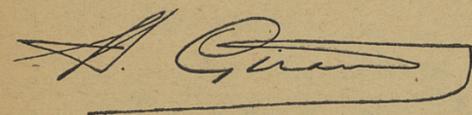
LETTRE DU GENERAL GIRAUD POUR LE NOEL 1947

Mes Camarades,

Il n'est pas aussi triste que nos Noëls de 40 à 44, mais il n'est pas ce qu'il devrait être. Nous avons rêvé autre chose.

A nous de réaliser cette autre chose, avec notre union, notre énergie et notre foi dans les destinées de la Patrie.

Faisons tout, chacun à notre place, pour que: Vive la France!



LA LETTRE D'UN CAMARADE DONT NOUS AVONS RESPECTE LE STYLE.

Chers Camarades,

Je prends la plume, pour vous dire ma joie en recevant votre journal et aussi la joie de ma femme et de ma grande fille. En lisant votre journal elles comprennent mieux, ce qu'on a souffert dans les « Lag ». Elles me posent des tas de questions et je revis les mauvais moments et par comparaison, la vie maintenant me paraît bonne.

Ce qui me plaît dans votre journal c'est qu'on ne fait pas de politique et que je retrouve souvent les noms de bons copains.

Aussi, nous disons bravo et merci à ceux qui font le journal et pour la nouvelle année 1948 nous vous souhaitons à tous une bonne santé et beaucoup de bonheur.

Amitiés à tous.

DUMAS.

Comité de l'U. N. A. C.

NOËL, jour d'espérance

1940, premier Noël de la captivité.

Qui ne se rappelle cette soirée passée en pleine espérance ?

Les colis commençaient à parvenir régulièrement. Chacun de nous se penchait dans un mouvement fraternel vers plus déshérité que lui. L'Œuvre d'Entr'Aide créée par la suite sous le signe des Mutuelles de Camps était en gestation...

Aujourd'hui, continuant la tradition, les Amicales Nationales de Camps qui unissent les amitiés nées spontanément et éparpillées dans les baraques, les kommandos, et se plaçant sous le signe de cette « Fête familiale » entend continuer, pour ceux qui n'ont plus leur soutien ou ceux des nôtres qui souffrent, la même mission.

En ce jour symbolique, tout d'espérance, chacun de nous rééditera sa promesse des « Barbelés » et sous le signe de « Noël » de notre enfance portera sa pensée vers ceux qui sont malheureux, et se rappellera que le « Noël, Jour d'Espérance », peut l'être réellement grâce à lui.



LE ROI DES CAOUTCHOUCS
6 av. de Clichy métro Pl. Clichy
158 r. Lafayette Près G. du Nord
5 b. Bonne Nouvelle Porte St Denis

le plus grand choix
d'imperméables
pour hommes
femmes et
enfants



RHUM ST-JAMES

INCOMPARABLE
LIQUEUR DE TABLE
éminemment DIGESTIVE,
TONIQUE et
STIMULANTE

"St-James, ce prestigieux
pays des Antilles
est le lieu d'origine des premiers
Rhums du Monde".

**Drapeaux pour Sociétés
Écharpes et Brassards
Insignes pour Sociétés**

R. CAMUS
Fabricant-Editeur

15, r. Gambey Paris-11° ROO. 87-57

TOUS TRANSPORTS

Paris, Province, par Camions
Rapides, Chauffeurs Anciens
Prisonniers. — J. MUSCET,
215, rue de Belleville, 215,
PARIS (19°). Tél. : Botzaris
10-22.

**INDUSTRIELS
COMMERÇANTS**

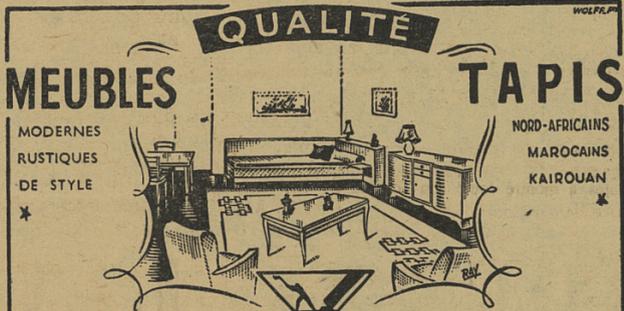
vous nous aidez et vous
ferez une bonne affaire en
nous confiant votre publicité

QUALITÉ

MEUBLES TAPIS

MODERNES
RUSTIQUES
DE STYLE

NORD-AFRICAINS
MAROCAINS
KAIROUAN



AU BUCHERON
LE GRAND FABRICANT DU MEUBLE

8^{ème} R. DE RIVOLI — PARIS — USINE A GENTILLY
PAS DE SUCCURSALES NI DÉPOSITAIRES EN PROVINCE

DEMANDEZ NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

**Le Calvados
du Père Arsène**

Et' B. GUERRIER 8, Rue de l'Isly, PARIS 8° - EUR. 50-80

Avant, pendant et après l'effort
VIANDOX
prépare,
soutient et
ranime



VIANDOX Exigez le Vrai
PRODUIT LIEBIG

Pierre BLANC
Dipômé du Centre d'Etudes
Supérieures d'Assurances

Vous renseignera sur
TOUTES ASSURANCES

Ecrivez-lui
11, rue Henri-Say - ASNIERES
ou téléphonez-lui : PRO 05-86

Jean DELAPORTE
du V C

PROPRIETES - TERRAINS

Bureau Princip. : 142, av. P.-Doumer
RUEIL (S.-et-O.)
Tél. MALmaison 01-22

Tu trouveras la suite de "Les objets perdus" de Jacques Perret dans le prochain bulletin de l'Amicale de ton stalag.

Les objets perdus

par Jacques PERRET

(Suite de la page 1)

— Leurs calots et leur air e... Ça doit être la relève. Les deux autres vont descendre.

— Si ça se trouve, dit Louyot, c'est peut-être les bons zigues qui vont descendre et les fumiers qui remontent.

— De dos, on ne peut pas dire. En tous cas, qui dit douane dit frontière, on est dans le bon chemin, c'est officiel.

— Et on se fout du pylône à présent. Si on cassait la croûte avant la nuit ?

Ils avaient, chacun, serré leurs petites affaires dans un de ces cartons à margarine si répandus en Allemagne depuis la multiplication des cuisines collectives. Ils en sortirent un quignon de pain noir détrempe avec un fromage de camp à pâte extra-maigre, gellifiée, de couleur vitreuse et parfumée à l'extrait de Livarot synthétique. Louyot prit son couteau, un vieux Pradel qui avait fait la campagne de Belgique, et commença de tailler son pain qui laissait sur la lame des adhérences visqueuses comme du nougat. Lacorne se cassa une barre de chocolat, tira de sa poche une poignée de biscuits pâteux qu'il s'enfourna dans la bouche et, pressé de bien s'orienter une fois encore avant la nuit, sortit de sa casquette la boussole et le plan. Le plan, tracé au crayon aniline, était déjà barbouillé comme un lavis, avec des effets de nuages et de halos qui rappelaient beaucoup l'école de Honfleur. Subrepticement l'art était venu flanquer la pagaye dans la science et Larrinque jura sec.

— Qu'est-ce que c'est encore ? dit Louyot.

— Le plan a fondu.

— S'il a fondu sous ta casquette, tu dois l'avoir dans le crâne, c'est obligé.

Larrinque avait pris l'habitude de ne pas répondre aux plaisanteries intempestives. Il baissa le genou droit pour obtenir une surface à peu près horizontale sur laquelle il posa le papier la boussole pardessus. Ah ! fini de rigoler se dit Louyot qui, respectueux des talents de son camarade, le regarda tourner la boussole en divers sens puis esquissa lui-même une rotation sur le derrière, tourner le papier, pencher la tête à se tordre le cou, amorcer de la main gauche un certain nombre de directions, finalement remettre l'instrument en poche comme un objet inutile et jusqu'à un certain point contrariant. Louyot s'inquiéta alors de savoir s'il n'y avait pas de l'eau dans la boussole.

— Sûrement, dit Larrinque, l'humidité ne lui vaut rien, mais on n'en a pas besoin encore.

— Bon fit Louyot en reprenant son guet par le trou de feuillage. Puis il ajouta d'une voix qui trahissait l'appréhension des dernières extrémités :

— Tu crois qu'on aura besoin de la boussole ?

— Ça peut arriver, si on se perd, dit Larrinque en serrant l'instrument dans une boîte d'allumettes, mais avec le plan il n'y a pas de raison qu'on se perde. Cabane à l'ouest. A hauteur de la cabane on se laisse glisser jusqu'à la briqueterie et ensuite un petit quart d'heure au nord-ouest, au pas de route, et c'est dans la poche.

— Tu sais marcher au nord-ouest ?

— Un peu !

— Vingt-deux ! La douane qui descend.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ? C'est la relève ; tout se confirme, ça s'embraye comme une fleur. (A suivre).